



### CHAPITRE XXXV.

Est-il une vengeance plus légitime que celle que prescrit le sentiment de l'honneur outragé ? et dans quel cas exposera-t-on sa vie, si ce n'est dans celui où l'on ne saurait ménager ses jours sans la couvrir d'un éternel opprobre ?

Madame Popot, de son côté, était dans la sécurité la plus parfaite, et désormais tranquille sur le compte

du bedeau qui ne s'était pas même offert à ses regards, elle ne vit dans cet événement qu'un léger nuage dont la présence ne devait altérer en rien la beauté des jours si purs qui devaient se succéder et que son imagination embellissaient de mille charmes nouveaux.

Scobardin sortit le lendemain de très bonne heure; il se rendit à la paroisse Notre-Dame, pour parler à son ami le sacristain. On lui dit qu'on ne l'avait pas vu, mais qu'on ne s'en était pas inquiété, parce qu'on le croyait avec lui. Comme il le demandait, cela fit naître des craintes. On en parla au vicaire qui en causa avec le curé. Scobardin soupçonna

la vérité; sans doute, le préfet l'avait fait arrêter; mais il se donna bien de garde de rien dire à ce sujet. Il eut fallu découvrir ce mystère, et notre bedeau, qui n'était pas sans crainte pour lui-même, ne souleva point le voile qui couvrait cette intrigue; peu lui importait que son malheureux ami fût sacrifié, pourvu qu'il se trouvât, lui, hors de tout danger.

Toutéfois, il ne renonça point à ses projets de vengeance; loin de là, il s'affermir de plus en plus dans cette infâme résolution. Il était seulement indécis sur le moyen à employer et sur l'exécution. Il voulait frapper, d'un même coup, les deux

amans: madame Popot, parce qu'elle avait dédaigné son amour et qu'elle en favorisait un autre; le préfet, malgré son rang, excitait doublement sa haine; d'abord, parce qu'il était son rival, et son rival heureux, ensuite, parce qu'il était l'ennemi déclaré du clergé.

Ce second motif semblait légitimer à ses yeux tous les excès auxquels il pouvait se porter. Il ne songea donc plus qu'à sa vengeance; et, pour en assurer le succès, il résolut d'abord d'inspirer une grande confiance à madame Popot, en lui annonçant à elle-même que, revenu de son funeste égarement, il la priait d'oublier ce qui s'était passé;

qu'il réclamait de son indulgence un généreux pardon, et que pour lui prouver la sincérité de son repentir, il la servirait de tout son pouvoir. — On croit facilement ce qu'on désire, se dit-il; d'ailleurs, elle est femme, elle doit être crédule. Je saurai lui en imposer et l'aveugler sur mes projets au point que je n'aurai pas de plus zélé défenseur. Qu'il sera doux pour moi que celle dont j'ai tant à me plaindre, qui m'a tant humilié, devienne elle-même l'instrument de ma vengeance et m'aide à lui porter le coup qui doit la frapper ?

Le lendemain, il profita d'un moment où il la trouva seule pour lui

faire tous ces aveux ; il eut l'air d'y mettre tant d'humilité, de franchise, qu'elle en fut émue. Il pleurait, il voulait se jeter à ses pieds.

— Non, monsieur, lui dit-elle ; oublions le passé, et soyons amis. Elle lui tendit la main.

— Femme céleste ! s'écria Scobardin, n'accusez que vous-même si je fus coupable ; il eut fallu être un ange pour résister à vos charmes, pour vous voir sans danger. Hélas ! je ne suis qu'un homme bien faible et bien repentant ; mais Dieu a eu pitié de moi, et je reviens à la vertu, à la raison et à la sagesse, pour ne plus m'en écarter. Je vous en conjure, dites-moi que vous me pardonnez.

— Oui, monsieur, je vous pardonne de bien bon cœur.

— Comptez que je mettrai autant de zèle à vous servir que j'avais montré d'abord d'acharnement à vous nuire, répliqua le bedeau en se jetant à ses genoux.

— Relevez-vous, monsieur; ne vous humiliez pas tant, lui dit cette femme trop crédule, trop généreuse: tirons un voile sur le passé; je l'oublie; puissiez-vous, comme moi, en perdre pour jamais le souvenir.

Le mari parut et il ne fut plus question de rien. Le vicomte arriva: madame Popot lui annonça l'heureux changement qui s'était opéré dans l'ame du jésuite. Il en fut satis-

fait; car il ne lui cacha pas que l'intention du préfet était de le laisser languir dans les prisons de Versailles. — Apprenez cette bonne nouvelle au baron lorsque vous le verrez aujourd'hui, et obtenez aussi la grâce du malheureux sacristain, son complice, qui, dans ce moment est incarcéré. Il faut qu'il le soit encore quelque temps: seulement on adoucira son sort, reprit le vicomte.

Scobardin se présenta et le fourbe osa demander de nouveau pardon à madame Popot devant le vicomte.

— Cela suffit, monsieur; je crois ainsi que madame à votre repentir, et, comme elle, j'oublie tout; mais

profitez de la leçon. Je me permets cette observation en passant. Il sortit.

Madame Popot fut à son rendez-vous, accorda à son amant tout ce qui prouve l'amour le plus vrai et le plus sincère. Elle obtint facilement la grâce de Scobardin. Refuse-t-on quelque chose à la femme qu'on idolâtre ? Pour le Ledeau, honteux d'avoir été obligé de s'humilier lui-même, mais persuadé que ce sacrifice était nécessaire à sa tranquillité, il se promit bien de prendre sa revanche et de jouir du plaisir de voir ses ennemis pleurer, avec des larmes de sang, leur funeste triomphe. Il avait déjà trouvé plusieurs moyens de se venger ; car l'ame de ce scélé-

rat était une source inépuisable de ruses et de crimes ; mais il ne savait encore à quoi s'arrêter. Le poison, le fer lui semblaient trop doux et trop prompts ; il voulait frapper ses victimes d'une mort lente, douloureuse, cruelle, horrible, et savourer à longs traits les délices de leur longue agonie, en rendre un autre l'instrument, et l'unir si étroitement à sa vengeance qu'elle lui devint personnelle.

D'abord Scobardin ne parut plus s'occuper de ce qui se passait dans la maison de son hôte ; il ne sortait de sa chambre que pour prendre ses repas ; il n'allait dans Versailles que pour se rendre aux offices et faire sa

prière à la paroisse Saint-Louis ; il montrait aussi un extérieur plus modeste que jamais ; sa voix était douce , son regard humble et baissé modestement. Madame Popot en était enchantée ; elle lui adressait très fréquemment la parole et le plaignait intérieurement ; car une femme est toujours flattée lorsqu'on l'aime, et l'hommage de l'homme qui lui est le plus indifférent a pour elle encore je ne sais quel charme.

C'est ainsi que se conduisait le jésuite ; mais s'il retardait sa vengeance, ce n'était que pour mieux l'assurer. Ce feu caché sous une cendre trompeuse devait bientôt éclater, et son explosion allait être ter-

rible. Scobardin voyait tous les jours celle qui l'avait dédaigné ; il calculait ses plaisirs , ceux de son amant, et il se disait : — Couple fortuné que j'abhorre, vous cueillez les roses de la volupté ; mais bientôt vous en sentirez les épines ; leurs piqûres seront cruelles , douloureuses , et leurs blessures envenimées.

Un jour que Scobardin était sorti plus tôt qu'à l'ordinaire , il rentra avec la certitude de ne pas trouver madame Popot. Il savait que c'était l'heure où elle était avec son amant. Après avoir causé quelque temps avec son hôte , il lui dit : — Mon cher, je viens d'être témoin d'une scène bien singulière. Un mari, en

passant dans la rue de Paris, a rencontré son épouse qui sortait d'une maison avec un homme, et le trop confiant époux la croyait dans un autre endroit. Il lui en faisait des reproches et la femme balbutiait des excuses auxquelles le mari n'ajoutait pas foi; il réprimandait vertement sa chère moitié, et comme l'ami, le galant, ou l'autre individu, si vous l'aimez mieux, lui faisait des observations, il lui a répondu brusquement: — Monsieur, il m'est permis de parler à ma femme comme il me plaît. Si elle vous appartenait, je ne me mêlerais pas de vos affaires. Puis, il a emmené son épouse, en grondant toujours. Je vous avoue que j'ai été

scandalisé de cette aventure: il est vrai que je ne suis pas partisan de l'extrême liberté qu'on laisse en France au beau sexe. En Espagne, par exemple, on agit tout différemment, et l'on fait bien. Une femme ne sort pas seule une partie de la journée, ou, si elle s'absente, elle est accompagnée d'une duègne; encore sait-on toujours où elle va, et l'on s'assure, à cet égard, de la vérité; s'il survient quelque accident, au moins on n'a rien à se reprocher. Mais ici, l'on ne prend pas tant de précautions; il paraît que les maris sont bien sûrs de leur fait, et les femmes bien indifférentes ou bien vertueuses.

— Mon cher Scobardin, vous avez raison. En France, nous avons un peu trop de confiance. Je ne dis pas cela pour moi; car je connais mon épouse, elle est très tranquille, c'est une ame de glace; d'ailleurs, ma femme ne connaît personne dans ce pays.

— Mon ami, je ne parle pas non plus pour vous, reprit le bedeau, Dieu m'en garde!

— Je le sais, je le sais, ajouta Popot; cependant, depuis quelque temps mon épouse sort fréquemment, tous les jours même, et je veux qu'elle me dise où elle va. C'était là que Scobardin voulait amener le trop crédule mari.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil, que vous suivrez si bon vous semble; à votre place, je ne lui parlerais de rien; ce serait lui montrer de la méfiance et lui faire injure, j'en suis certain; vous blesseriez son honneur, sa vertu: il vaut mieux, sans qu'elle s'en doute, la surveiller avec prudence et avec adresse. Je suis persuadé qu'elle sortira avec gloire de cette épreuve. Alors, mon ami, vous aurez la conviction intime que vous possédez une femme aussi belle que sage et vertueuse. Quel bonheur, quelle joie pour vous, et quelle triomphe pour elle! Voilà moi ce que je ferais.

— Vous avez raison, mon cher.



— Surtout, affectez toujours la même confiance, la même sécurité, et, telle chose que vous découvriez, ne témoignez ni colère, ni satisfaction ; il est des moyens à employer et qui concilient tout. L'éclat est toujours dangereux ; on rit aux dépens des maris trompés, et, si l'on est dupe, il faut au moins le savoir seul.

— Vous avez encore raison. Tenez, mon cher Scobardin, je suis franc ; mais cela me donne à penser. Je crois que je suis devenu jaloux ; mais par amour-propre au moins.

— Avant que le mal augmente, sachons s'il existe et apportons-y remède.

— Oui, pour la première fois de ma vie, me voilà jaloux. Diable ! cela fait mal. Et je n'ai pas même de soupçon ! Que serait-ce donc si j'allais en acquérir quelque preuve ? En vérité, je suis jaloux. Il y a longtemps que mon épouse est sortie.

— Calmez-vous, monsieur Potot, lui dit le jésuite ; je suis bien fâché de vous avoir raconté ce que j'ai vu.

— Oh ! il n'y a pas de mal à cela.

— Mon intention n'était pas de vous affliger, de vous inquiéter ; ensuite votre femme est si vertueuse, comme je vous l'ai déjà dit ; vous devez être dans un calme parfait. Que tous les maris ne sont-ils aussi tran-

quilles que vous? l'infidélité serait un problème à résoudre.

Le pauvre Popot ne répondait rien; il était sérieux, pensif, son regard était sombre. Scobardin jouissait intérieurement, et chaque mot qui lui échappait était de l'huile qu'il versait sur un brâsier ardent. Enfin le mari rompit le silence.

— Oui, il faut que je m'assure du fait, que je sache où va ma femme lorsqu'elle sort.

— Ecoutez, dit le bedeau, telle est la certitude où je suis, que tous les éclaircissemens que vous vous procurerez seront à l'avantage de votre épouse, que je m'engage à me mêler de cette affaire.

— Parbleu, mon cousin, répondit Brismiche, monsieur à raison; vous n'agiriez pas de sang-froid; votre tête est montée, et la chose vous touche trop vivement pour que nous vous abandonnions à vous-même.

— Je suis votre ami, reprit Scobardin; je verrai ce qu'il en est, je le saurai, et quelle que soit la vérité, je vous en instruirai. Vous me promettez à tout événement le secret le plus inviolable? Vous sentez qu'il serait cruel pour moi d'être compromis dans une affaire de cette espèce et qui ne me regarde nullement. Mon âge et mes principes me mettent d'ailleurs à l'abri de tout soupçon calomnieux et de la

médisance; néanmoins je veux être certain de votre discrétion.

— J'en fais serment sur le salut de mon ame.

— Il ne m'en faut pas d'avantage. Maintenant écoutez-moi. Soyez assez maître de vous pour ne témoigner aucune défiance sur la conduite de votre femme.

— C'est ça, dit Brismiche, laissons-la aller et venir, sortir, rentrer avec la même liberté dont elle jouit depuis long-temps; en un mot, cousin, soyez ce que vous avez été jusqu'à ce moment, un véritable philosophe.

— D'après un adage, reprit le jésuite, il faut diviser pour régner; il

découle de ce principe une autre vérité incontestable, c'est qu'il faut dissimuler pour s'instruire, et feindre pour savoir ce que souvent on a intérêt à nous cacher.

— Soyez tranquille, mon cher Scobardin, je suivrai vos avis; vous serez mon guide et je ne ferai rien sans vous consulter.

— Très bien, mais comme il ne faut pas que votre épouse puisse avoir la moindre inquiétude, quand elle sera ici, je resterai constamment dans ma chambre. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai découvert ou appris, pendant les promenades qu'elle fait pour se distraire et affermir sa santé.

— Allez, allez, mon cher, je défierais le plus dissimulé de m'en donner à garder; on m'a toujours reproché d'être trop boutonné, et je ne suis pas Français de ce côté-là. Je vous avouerai franchement que je me défie de moi-même pour certaines choses que je veux taire; j'en ferai pour ainsi dire un mystère à mon père s'il existait.

— Je vous entends et je vous en fais mon compliment. Voilà qui est arrêté: j'agirai, et vous, comme un pénitent docile et soumis, vous vous laisserez conduire par votre directeur. L'heure approche où votre épouse va rentrer; je me retire dans

ma chambre. Vous, jouez bien votre rôle.

— Mon cousin, reprit Brismiche, votre bonheur est entre vos mains. La félicité la plus parfaite sera le prix de cette épreuve.

Scobardin ajouta: — Votre confiance, votre amour pour votre épouse augmenteront, acquerront une nouvelle force, et chaque instant de ma vie sera consacré à remercier le ciel d'y avoir contribué.

Le jésuite sortit et l'époux resta seul avec le cousin, en attendant sa chère épouse qui ne tarda pas à paraître. Il ne se montra ni plus indifférent, ni plus empressé; il ne lui

fit aucune observation qui pût lui donner à penser que ses absences journalières lui déplaisaient et qu'il en soupçonnait le motif. Il suivit exactement les conseils du vieillard hypocrite. Son parti était pris; il attendit pour agir les renseignemens que lui fournirait Scobardin. Il regardait sa femme; il la voyait calme, paisible, et se livrant à ses occupations comme elle le faisait chaque jour. Il se disait à lui-même : — Elle ne peut me tromper , j'ai tort. Dans un autre moment, la jalousie, qui fermentait déjà dans son cœur , lui inspirait des idées de vengeance ; il jurait de se porter aux plus grands excès contre son épouse et contre celui

qu'elle lui préférerait ; enfin aucune considération n'était capable de l'arrêter.

CHAPITRE XXXVI

Mais le Popo était chargé de  
 l'âme d'un bon du de son côté  
 parlait l'exces de sa tendresse et